

22 OCTOBRE 1963

Le Théâtre d'essai de la danse

A LA BIENNALE DE PARIS

ON peut considérer avec satisfaction la participation du Théâtre d'Essai à cette troisième Biennale de Paris. Voici qu'enfin la danse rejoint le « cortège » des Muses dans l'expression d'un art contemporain et que des expériences chorégraphiques de jeunes, menées grâce à l'inlassable dévouement de Dinah Maggie, sont confrontées aux autres recherches, musicales, verbales ou plastiques.

Il en ressort que le Théâtre d'Essai a trouvé là un cadre qui le situe exactement et ce public, compréhensif et curieux, qu'on lui souhaitait depuis longtemps sans trop savoir où l'atteindre. On peut dire en effet qu'il s'écrasa littéralement vendredi et dimanche autour du plateau de démonstration du Musée d'art moderne.

Trop souvent, les séances du Théâtre d'Essai ont été fréquentées presque exclusivement par des spécialistes de la danse, voire des « balletomanes », refusant à priori tout ce qui pouvait bousculer leur esthétique, opposant systématiquement classique et moderne et se retranchant féroce ment derrière cette fausse querelle pour refuser toute aventure et toute compréhension à ces tentatives. Car il s'agit là de recherches, d'expériences de jeunes chorégraphes, traduites parfois maladroitement et qu'on doit juger sur l'esprit plus qu'à la lettre. Le public de la Biennale, composé de jeunes, d'artistes ou de personnes intéres-

sées à l'évolution de l'art en général, ne s'y est pas trompé.

Le spectacle qui lui fut proposé, sorte de festival du Théâtre d'Essai, offrit une sélection des numéros les plus représentatifs et les plus éivés de ces recherches : celles de Christian Conte, par exemple, qui tout en restant fidèle à un langage « néo-classique » se montre attiré par des études linéaires et des compositions de groupes, fluides et harmonieuses (1).

Avec Prisme, Karin Wachner qui a véritablement assimilé la danse moderne comme moyen d'expression développa une chorégraphie rigoureuse et sensible, anguleuse et dépouillée de ligne, collant étroitement à une curieuse musique de Jean Wiener à la fois précise et lyrique.

Les brèves études présentées par Régine Drengwicz témoignèrent de maîtrise et de rigueur sinon d'originalité. Et si le « Rêve », très somnambulique, de Noëlle Janoli parut un peu trop « décanisé », on accueillit avec surprise puis faveur les recherches plastiques d'Alphéa. Cette Suédoise est assez curieuse à observer : concentrée sur elle-même, et non tendue vers un contact avec le public, elle réussit à traduire en mouvement ce dynamisme intérieur que l'on trouve en puissance dans les sculptures. Assez restreinte peut-être sur le plan de la danse, son expérience est fort intéressante sur le plan plastique.

IMAGINATION ET ART BAROQUE

Tout en regrettant l'absence de Gilberto Motta (actuellement au Brésil), il faut convenir que Sara Acquarone a beaucoup contribué au succès des représentations. Cette chorégraphe de Turin possède en effet une qualité qui se fait de plus en plus rare dans son métier : l'imagination, une imagination débordante, luxuriante et baroque, qu'elle applique avec une extraordinaire prémonition des formes futures. Ses recherches de mouvements insolites (Dialogue), ses altérations de lignes ou ses personnages asexués aux glissements d'infusoires (Arcane). Ses compositions fantasmagoriques et allégoriques dans l'esprit à la fois des divertissements du XVI^e siècle et du surréalisme donnent à ses œuvres capricieuses infiniment de pouvoir suggestif.

Des expériences de mouvements au geste, il n'y a qu'un pas et Dinah Maggie a eu raison d'associer à la danse la mimique : avec Passage, la

troupe de Jacques Lecoq a donné une convaincante démonstration : partant d'un thème « réaliste » (les évolutions d'un groupe d'individus à travers l'univers quotidien), elle a réussi, à force de précision et de stylisation, à atteindre au symbole, dans sa représentation des activités de la vie moderne.

Souhaitons que ces contacts puissent se poursuivre hors de la Biennale. La danse est actuellement dans une phase de léthargie, elle a besoin de se « réveiller » un public ; elle peut y parvenir par deux points extrêmes : la popularisation du ballet et un développement de la recherche en accord étroit avec les autres formes artistiques.

Marcelle-J. MICHEL

(1) Le public du dimanche eut la chance de voir également Georges Skibline et Marjorie Tallchief dans un extrait de Concerto, ce chef-d'œuvre coulé, pourrait-on dire, dans la musique d'André Jolivet.